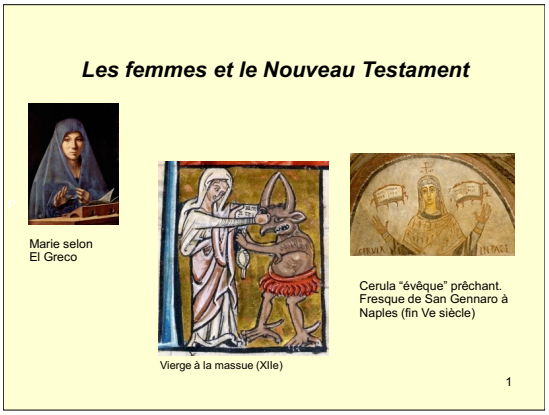


La théologie a connu un véritable réveil au XXe siècle, rendu visible par l'apport du concile Vatican II.

Sa constitution *Gaudium et spes* a notamment dénoncé comme devant être dépassée et éliminée « toute forme de discrimination (…) qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau, la condition sociale, [car] contraire au dessein de Dieu[1] ». Avec sa constitution *Dei Verbum,* ce concile nous a aussi invités à lire et relire la Bible.

Dans cette dynamique, des hommes et des femmes, laïcs ou non, ont relu l'Ecriture pour mettre en évidence les biais sexistes que la tradition y avait introduits depuis des siècles. Des théologiennes se sont mobilisées et ont espéré, dans les années 1970, une meilleure reconnaissance de la contribution des femmes. Mais à partir de ce que l'on nomme « la génération Jean-Paul II », sous les coups de boutoir de ce pape, la situation des femmes n'a cessé de régresser au sein de l'institution ecclésiale. Pourtant nous sommes nombreuses à militer, nombreuses à publier. Je pense notamment à Anne Soupa avec plusieurs livres dont le dernier : *Pour l'amour de Dieu*, le mien *Les leçons de Béthanie* qui vient de paraître, et l'ouvrage collectif récent : *Théologies chrétiennes au féminin*. Mais l'institution, au lieu de choisir d'enrichir son enseignement et sa gouvernance de ces apports, préfère demeurer dans l'entre-soi clérical masculin dont les dérives sont aujourd'hui connues.

Parce que notre légitimité à transmettre, à prêcher, est sans cesse contestée, comme elle l'a été début avril à Paris avec l'exclusion du groupe *Féminisme en Eglise*, il est important de **revenir au fondement de l'Ecriture que cet antiféminisme trahit.** Il faut revoir, à nouveaux frais, comment **la Bible ne manque pas de modèles féminins pour indiquer le chemin de la divinisation et en témoigner**. Cette assise doit fonder notre engagement. Elle le justifie.

Nous ne retournerons pas aujourd'hui jusqu'à Ève, qui initie le dialogue humain, ni aux matriarches (Sarah, Rebecca, Rachel et Léa), ni sur celles que mentionne l'évangéliste Matthieu dans la généalogie de

Jésus :Tamar, Rahab, Ruth et Bethsabée qui, d'une certaine façon, annoncent l'intrépidité de Marie dont le « oui » n'est pas signe de soumission mais d'audace. Cependant rien qu'à les nommer, nous repérons que **l'Écriture est jalonnée de femmes fortes** qui acceptent de remettre en cause les règles du système en place, au profit d'un Bien supérieur qui n'apparaît pas toujours d'emblée à leurs partenaires masculins.

De récit en récit, dans chaque situation de crise où il est question de pointer l'altérité, ou bien lorsqu'une prise de distance s'impose dans l'immédiateté du réel, c'est souvent une femme qui intervient pour récuser les préjugés de l'ordre établi, et faire tenir ensemble la foi et la raison. Mais c'est surtout le Nouveau Testament qui valide la place des femmes dans la mission ecclésiale.

Plus tardif que les évangiles appelés synoptiques (Marc, Matthieu et Luc) celui de Jean ne raconte pas toute la vie de Jésus. Le **choix des interlocuteurs que le narrateur fait dialoguer avec Jésus est très important. En effet, il montre que les premiers fidèles sur lesquels le Seigneur fonde son enseignement ne réduisent pas le paradigme du disciple et de « l'envoyé.e » à sa composante masculine**. Et nous allons constater, à l'instar de Raymond E. Brown, « qu'accorder à une femme un rôle traditionnellement attribué à Pierre peut bien être, de la part de Jean, une accentuation délibérée.[2] »

Paul, bien que sans doute ignorant du nom des femmes qui entouraient Jésus, a si bien compris le choix révolutionnaire du Christ, qu'il l'impose au sein des communautés qu'il met en place. Des collaboratrices apparaissent dans son entourage et vont l'assister dans sa mission apostolique. Preuve que, bien transmis, le message de l'Evangile peut se dire tout entier.

Pointons d'abord celles dont on parle trop peu ou trop mal en parcourant l'évangile de Jean. Nous reviendrons sur certaines d'entre elles mais la simple mention de ces jalons posés dans le cheminement du récit, signale à l'évidence l'abus et le parti pris qui consistent à néantiser la place des femmes ou à la minorer.

Jésus et Marie à Cana

Dès le chapitre 2, c'est **Marie, la mère de Jésus**, qui préside à la réalisation du premier « signe » ou miracle, point de départ de la Révélation. Nous n'avons pas là, les récits de la naissance de l'enfant Jésus, mais **c'est par elle, et sur sa sollicitation que le Verbe de Dieu se révèle** à Cana. Nous développerons son rôle.

[2] Raymond E. Brown, *La communauté du disciple bien-aimé*, Traduit de l'anglais par F. M. Godefroid, (Lectio divina 115), Paris, Éditions du Cerf, 2010, p. 208.

Jésus et la Samaritaine

Au chapitre 4, nous rencontrons **la Samaritaine** au puits de Jacob. Jésus va lui dévoiler sa messianité et **elle va devenir une incomparable missionnaire**. Car lorsque la Samaritaine, après avoir échangé avec Jésus, interpelle les gens de son peuple, elle les sollicite par une question : « *Venez donc voir un homme (…) ne serait-il pas le Christ ?* » (Jn 4,29). Sa stimulation attise leur intérêt et en même temps les invite à aller encore plus loin qu'une confession messianique. Les Samaritains comprennent que le « *salut qui vient des Juifs* » (Jn 4, 22) les concerne eux aussi dans son universalité, et qu'ils peuvent prendre part à cette Bonne Nouvelle.

Au chapitre 8, **la femme adultère** entre en scène donnant l'occasion d'un repositionnement de la Loi en nous posant la question : Qui, des scribes et des Pharisiens, ou de la femme, sont les plus infidèles à la loi d'amour ? Cette femme que finalement personne ne condamne, Jésus l'envoie témoigner : « *va*… »

Les chapitres 11 et 12 nous proposent les plus belles **leçons de foi et de théologie** de tout l'Evangile, par les voix croisées de **Marthe et Marie de Béthanie**.

Puis nous retrouvons au pied de la Croix, la mère de Jésus et d'autres femmes dont **Marie dite la Magdaléenne,** laquelle, trois jours plus tard, constatera l'absence de Jésus au tombeau, rencontrera son Seigneur, et **fera le lien entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi**. Elle viendra alors annoncer aux disciples masculins restés à distance, la merveilleuse nouvelle de la résurrection.

Déjà de si loin, minorer la place et le rôle des femmes dans cet évangile tient de la provocation ! Mais reprenons quelques portraits de plus près.

Commençons par celle qu'un ancien chant nomme « la première en chemin » : Marie, la mère de Jésus, celle que les premiers théologiens diront *théotokos*, mère de Dieu.

Pour la plupart des catholiques, Marie n'est pas seulement un personnage biblique ; elle idéalise une certaine image féminine, maternelle qui la propulse dans la représentation d'une mère terrassée par la pire des souffrances, la mort du fils unique. **L'institution ecclésiale a beaucoup « joué » sur ce registre affectif, pour nous offrir une image de « *mater***

dolorosa **» conforme aux attentes des siècles et surtout à la volonté de cantonner les femmes dans la sphère privée.** Or Marie est bien plus que cela, même si le Nouveau Testament parle finalement assez peu d'elle.

D'abord Marie, par l'inouïe transgression de son « oui », va devenir la mère d'un être à la fois totalement humain et totalement divin, ce qui fait d'elle une femme hors du commun.

Sa grande déclaration qu'est le *Magnificat*, -le plus long texte mis dans la bouche d'une femme dans le Nouveau Testament-, insiste sur sa judéité. Marie n'est pas une jeune occidentale blonde à la peau diaphane, vêtue de bleu, et le regard pudiquement levé vers le ciel.

Marie est une jeune sémite qui connaît l'Ecriture et apporte avec elle, toute l'histoire du peuple d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est important.

Nous n'évoquerons pas ici la conception virginale de Marie ; d'ailleurs l'évangile de Jean n'aborde pas la naissance et l'enfance de Jésus. **C'est en « mettant au monde » son fils autrement, comme envoyé de Dieu, qu'elle apparaît au début du 4ème évangile**. En effet, à Cana, **l'invitation est adressée à Marie.** Jésus se joint à elle mais **c'est encore elle, Marie,** qui repère le manque de vin ; c'est elle qui incite Jésus à se dévoiler, et c'est elle enfin qui donne l'ordre de l'action, même si son fils regimbe un peu, en disant que son heure n'est pas encore venue. Cette heure particulière viendra et nous retrouverons Marie au pied de la croix.

Nous pourrions être surpris de constater à quel point, au moment de rendre la vie, **Jésus prend du recul par rapport à sa mère** quand il lui dit : « *femme, voici ton fils* », (Jn 19,26) et la présente au « bien aimé » en disant : « *Voici ta mère* ». Il a déjà mis cette distance entre elle et lui à Cana. Pourquoi ? Peut-être parce que **Jésus doit signaler, dans ces instants où se révèle sa divinité, qu'il n'est pas seulement le fils humain d'une femme singulière. Marie doit devenir la mère d'une communauté à dimension universelle.**

Ayant concrétisé l'annonce d'Is 7,14 : « *Voici la "jeune fille" enfantera un fils, on criera son nom : Immanou El* », elle devient mère de tous les croyants en union symbolique avec le « bien aimé ». **Cette nouvelle famille que crée Jésus au moment de rendre l'esprit, signifie par Marie, l'incorporation de tout le peuple d'Israël au cœur d'une assemblée**

appelée à s'universaliser. **Et comme l'écrit J.-Pierre Lémonon, c'est dans ce mouvement d'union que se constitue l'Église.**

La figure ainsi décrite, nous éloigne des élans doloristes du XIX^e^. Jésus ne confie pas une femme éplorée à un ami pour la soutenir dans le malheur : la scène signifie que l'Écriture s'accomplit pleinement par le Christ au cœur d'une communauté croyante unifiée.

Quant à savoir qui est son Fils pour elle, son chant calqué sur celui d'Anne, la mère de Samuel, a déjà tout annoncé, dès qu'elle se sait enceinte. Elle proclame la venue d'un seigneur, sauveur, tout puissant et saint. Elle sait qu'il vient relever les humiliés et détrôner les puissants. Mais comme elle annonce un changement orienté vers l'amour, loin des règles sociales des nantis, ce sont d'autres harmoniques qui seront vantées.

Alors Anne fit cette prière : "**Mon cœur exulte en YHWH**, ma corne s'élève en mon Dieu, ma bouche est large ouverte contre mes ennemis, car **je me réjouis en ton secours.**	[46] Marie dit alors : "**Mon âme exalte le Seigneur**, [47] et **mon esprit tressaille de joie en Dieu mon sauveur**, [48] parce qu'il a jeté les yeux sur l'abaissement de sa servante. Oui, désormais toutes les générations me diront bienheureuse,
[2] **Point de Saint comme YHWH** (car il n'y a personne excepté toi), point de Rocher comme notre Dieu.	[49] car **le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Saint est son nom**,
[3] Ne multipliez pas les paroles hautaines, que l'arrogance ne sorte pas de votre bouche. Un Dieu plein de savoir, voilà YHWH, à lui de peser les actions.	[50] et sa miséricorde s'étend **d'âge en âge** sur ceux qui le **craignent**.
[4] **L'arc des puissants est brisé, mais les défaillants sont ceinturés de force**.	[51] **Il a déployé la force de son bras**, il a dispersé les hommes au cœur superbe
[5] Les rassasiés s'embauchent pour du pain, mais les affamés cessent de travailler. La femme stérile enfante sept fois, mais la mère de nombreux enfants se flétrit.	
[6] C'est YHWH qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter.	
[7] **C'est YHWH qui appauvrit et qui enrichit, qui abaisse et aussi qui élève.**	[52] **Il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles,**
[8] **Il retire de la poussière le faible, du fumier il relève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles et leur assigner un siège d'honneur** ; car à YHWH sont les piliers de la terre, sur eux il a posé le monde.	[53] **Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides.**
[9] **Il garde les pas de ses fidèles**, mais les méchants disparaissent dans les ténèbres (car ce n'est pas par la force que l'homme triomphe).	[54] **Il est venu en aide à Israël, son serviteur**, se souvenant de sa miséricorde, - [55] selon qu'il l'avait annoncé à nos pères - en faveur d'Abraham et de sa postérité à jamais !"
[10] YHWH, ses ennemis sont brisés, le Très-Haut tonne dans les cieux. YHWH juge les confins de la terre, il donne la force à son Roi, il exalte la vigueur de son Oint."	

9

Par exemple, en partant du verset : « *Il a fait pour moi de grandes choses* » (Lc 1,49), **Jean-Paul II dans *Mulieris Dignitatem* parvient, non à dévoiler la mission de Marie, mais à justifier un système qui, sous couvert de valorisation de LA femme, la sublime comme épouse et mère.** Ce modèle idéalisé veut plaquer sur toutes « les » femmes, des qualités que rien ne permet de prêter à Marie. En outre, **la spécificité de cette femme idéale serait le « don désintéressé d'elle-même »**… Mais don à qui ? Et pourquoi seulement les femmes ? Se donner à autrui n'est-il pas le but de tout chrétien ?

Ainsi Marie est d'abord la mère de Jésus, Mère humaine pour transmettre son/notre humanité à son fils ; elle est aussi *Théotokos* : mère de Dieu. Puis au sens d'une autre maternité plus symbolique, elle devient mère de tous les croyants. Elle est donc fondatrice de l'Église, et à ce titre, disciple et envoyée. Mais… Marie n'est pas co-rédemptrice ou médiatrice. **Nous croyons en un seul Dieu, unique médiateur**. Le § 62 de la constitution *Lumen gentium* en

l'évoquant nous rappelle qu': « **Aucune créature en effet ne peut jamais être mise sur le même pied que le Verbe incarné et rédempteur.** »

Cependant, son affinité avec l'Esprit est avérée à plusieurs reprises dans l'Écriture : **c'est l'Esprit de Dieu qui la féconde, qui lui souffle les paroles programmatiques du *Magnificat***. Lui encore qui la guide comme il a guidé les femmes de la généalogie de Jésus, et c'est l'Esprit enfin qui préside à la filiation adoptive avec le bien-aimé à la croix.

Mais la force de Marie, n'exclut pas d'autres témoignages féminins, qui mettent en scène leur rôle de disciple, d'envoyées.

Deux sœurs à Béthanie, amies de Jésus, illustrent l'importance de la place des femmes.

Lors de l'échange entre Marthe et Jésus, Marthe déclare notamment : « *je crois que TU es le Christ, le Fils de Dieu…* ». Elle pose là toutes les bases de la christologie ; ce qui fait d'elle une disciple d'une acuité que ne possèdent pas les Douze. Seule la Magdaléenne, lors de la rencontre au jardin après la résurrection sera capable d'une égale clairvoyance. Le parallèle le plus proche de cette confession de foi de Marthe se trouverait en Mt 16,16 lorsque Pierre déclare à Jésus « *tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* », mais alors Jésus ne poursuit pas, comme pour Marthe, jusqu'à se révéler dans le mystère de la Résurrection.

S'il fallait encore un exemple : **l'onction que fait Marie de Béthanie sur Jésus** peu de temps avant son arrestation, met en scène une femme dont rien ne laissait supposer ses liens discrets avec Jésus. Or, la scène nous fournit une indication précieuse. Le geste de Marie, qui anticipe la Passion, n'a pas pour objet de cautionner un messianisme royal ; Marie n'est pas dupe de cette attente erronée portée par de nombreux disciples masculins. C'est pourquoi elle n'a pas oint la tête de son Seigneur mais ses pieds. Elle a bien compris qu'il ne sera pas roi selon les lois humaines. Elle connaît le sort qui attend Jésus, et quelle royauté il inaugure.

Cet amour que Jésus accorde à ses amies de Béthanie, la compréhension qu'elles en ont, est de l'ordre d'un modèle pour chacune, chacun de nous. C'est pourquoi je leur ai consacré mon dernier livre : *Les leçons de Béthanie*.

Observons maintenant celle que l'on nomme Marie *è magdalènè*.

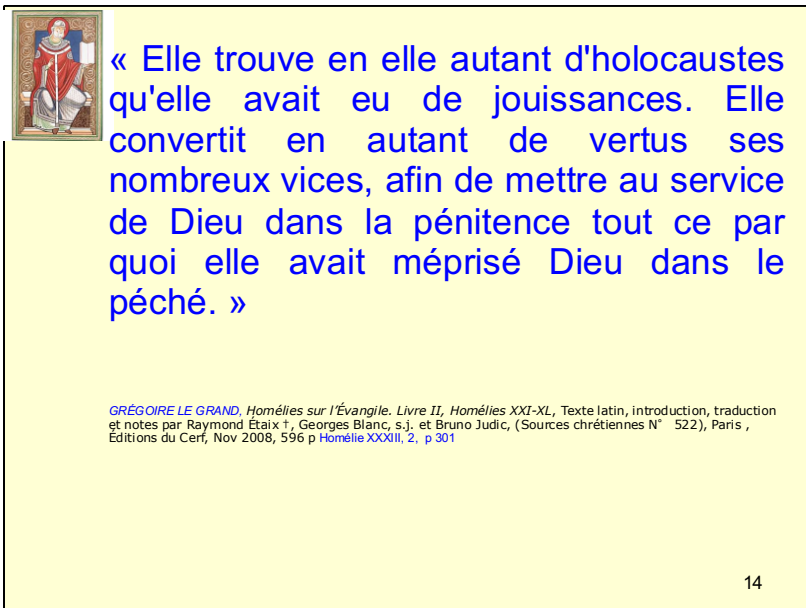
Comme pour Judith, l'art s'est volontiers emparé du personnage de Marie Madeleine, pour nous en offrir une vision bien peu conforme aux évangiles. Alanguie, éplorée, souvent dénudée et cheveux défaits, la Magdaléenne nous apparaît dans une illustration qui mélange :

- ce que nous dit Luc au chapitre 7 sur une « femme pécheresse »,
- les diverses scènes d'onctions, dont celle qu'accomplit Marie de Béthanie,
- et ce qui se passe au moment de la résurrection, notamment en Jean 20.

Cette image est portée par notre culture et notre tradition occidentale, mais elle n'est ni neutre, ni innocente. Très vite en effet, deux figures de Marie Madeleine se sont fait jour et elles sont irréconciliables.

L'Occident, va faire de Marie-Madeleine une pécheresse, noyée dans ses larmes. Elle doit illustrer la conversion de la luxure en passion mystique qui rejoint la miséricorde divine et elle va ainsi servir une théologie de la repentance. Cette figure, -qui n'a rien de biblique-, est l'œuvre de Grégoire le grand, un pape de la fin du VI[e] siècle. Rome à cette époque traverse une crise terrible et Grégoire veut remettre de l'ordre, redonner des normes. Il va alors réaliser ce que les théologiens nommeront un « tour de force » exégétique, afin de mettre en place une théologie de la repentance.

Alors que ses prédécesseurs semblaient incertains sur l'identité des femmes autour de Jésus, il va rassembler tous les passages des évangiles où elles apparaissent, et va ainsi réunir en une seule femme, la pécheresse décrite par Luc, et les diverses Maries autres que la Vierge.



Il a clairement annoncé cette fusion des personnages au début de son Homélie XXXIII campant celle autour de laquelle il concentre les figures : il s'agit -dit-il- de la femme qui est « remplie de tous les vices » interprétant ainsi le texte qui dit que Jésus avait chassé de cette femme «sept démons ». Marie ainsi présentée, il peut ensuite nous exposer le chemin de la

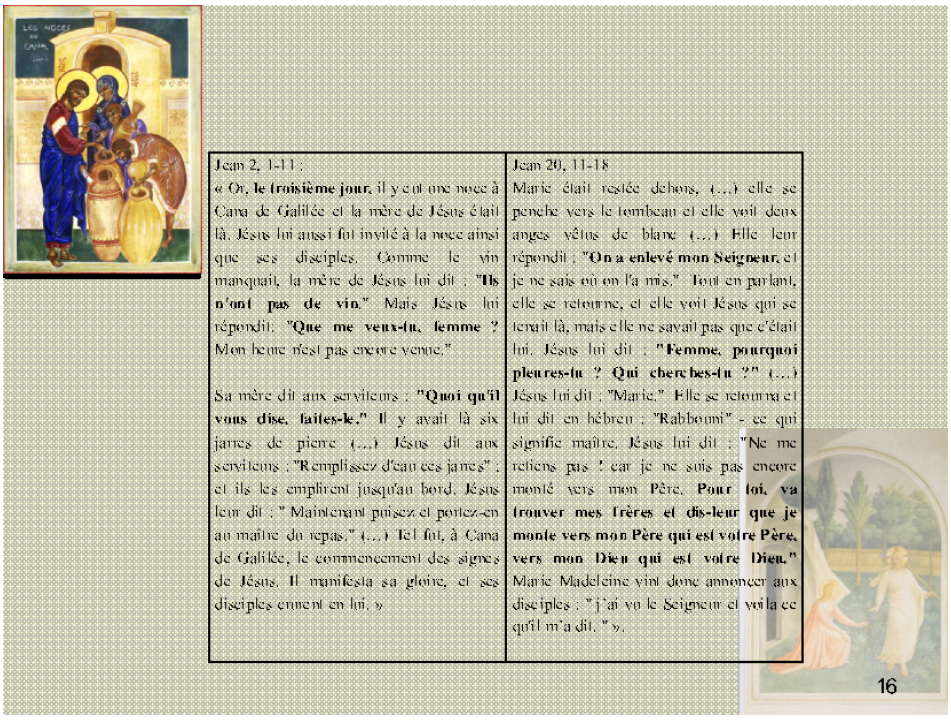
rédemption : « Souillée de tant et tant de fautes, Marie-Madeleine s'en vint aux pieds de notre Rédempteur, en larmes »

À partir de cette peinture de Marie-Madeleine, les femmes vont se trouver cantonnées dans une représentation strictement sexuée[3]. Et tout à ce travail de contrôle d'un débordement pulsionnel, Grégoire présume que lorsque cette pauvre femme se sera ouverte à un amour plus pur, elle ne pourra que se consumer dans les larmes du repentir, débordant d'amour passionnel pour son Rédempteur. Il n'est désormais plus possible de voir dans ce portrait, une disciple à l'égal de Pierre ou de Marie.

A l'inverse, l'Orient fait immédiatement mémoire de la mission qui lui est conférée par Jésus-

Je n'aborderai pas ici les détails de ce qu'apporte l'étude de Marie Madeleine, mais il suffit de relire l'évangile de Jean, pour voir qu'il fait de Marie Madeleine, une disciple parfaite.

Nous allons observer que, dans sa fidélité et dans sa foi, elle apparaît même très semblable à la mère de Jésus, au point que les situations et dialogues entre Jésus et sa mère, décrits lors du premier signe de Jésus à Cana, reçoivent leur fidèle écho au jour de la résurrection avec Marie Madeleine.



Cinq scènes se présentent en miroir :

- Dans les deux cas : **nous sommes au troisième jour** ; 3ème jour après le baptême de Jésus à Cana ; 3ème jour après la mort de Jésus pour sa rencontre avec Marie Madeleine. Et cette mention du 3ème jour n'est pas rien, puisqu'elle nous fait signe aussi vers les grands événements de l'histoire biblique notamment vers la manifestation de Dieu dans le livre de l'Exode : « *c'est au troisième jour que le Seigneur descendra sur le mont Sinaï aux yeux de tout le peuple*. » (Ex 19,11b). Il ne s'agit de rien de moins, dans ce verset du livre de l'Exode, que de l'annonce de l'alliance de Dieu avec son peuple.

[3] C'est le côté féminin au sens de « femelle » et même de femelle lubrique, qui est scrupuleusement mis en exergue. Les démons chassés sont devenus des vices.

- Ensuite dans les deux cas, à Cana comme au jardin, **une femme constate un manque** : absence de vin (avec toute la symbolique de ce vin) à Cana ; disparition du corps de Jésus au tombeau. On mesure l'importance des femmes qui vont accompagner un moment majeur. Leur implication est source de joie et initie la fin des rituels : de purification en transformant les jarres en réservoirs de vin ; en annonçant l'aboutissement du dernier sacrifice avec la résurrection.

- Et à Cana comme au jardin, les deux femmes se confrontent à une **interpellation directe de Jésus** : « *femme, que me veux-tu ?* » Jn 2,4 - « *femme, qui cherches-tu ?* » Jn 20,15.

- Le parallèle entre les deux événements se prolonge encore plus loin puisque dans les deux cas, Jésus va utiliser ces voix féminines comme **messagères de l'incroyable**. C'est donc désormais par des bouches féminines aussi, que nous retrouvons le schéma classique des récits d'alliance dans lesquels le peuple s'engage à obéir à la Parole. Les deux femmes sont prophètes.

- Enfin, au terme, **les deux femmes s'adressent à la communauté pour révéler ce qu'elles ont découvert du lien entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi**.
Ainsi, à Cana ce n'est pas d'abord Jésus qui s'exprime mais Marie sa mère, qui dit aux serviteurs : « *tout ce qu'il vous dira, faites-le !* » Jn 2,5. Elle prend la parole au nom de Jésus (devenant le premier disciple à s'exprimer en son nom)[4].

Avec Marie Madeleine à l'heure de la Résurrection, c'est à elle que revient la charge de transmettre aux disciples, un inouï encore plus incommensurable que celui exposé à Cana. Et là, nous vivons encore davantage la réalisation de la promesse qui conforte l'idée d'alliance et de fête car, comme le texte nous l'enseigne par l'échange avec le Christ ressuscité : nous apprenons que Jésus monte vers son Père qui est aussi *notre* Père. Notre seul Père ! (cf Mt 23.9) et nous sommes tous invités à nous réjouir d'une annonce qui dit notre salut.

Dans l'un et l'autre cas, Jésus a reconnu la pertinence de leur action et leur autorité.

Étudiée sous cet angle, la cause paraît donc entendue, quant à la noblesse et à l'importance théologique et ecclésiologique, de la Vierge Marie, bien sûr, et de la Magdaléenne ; et c'est bien ainsi que tout l'Orient va honorer celle-ci, fidèle à l'enseignement de Romanos le Mélode. Car cette lumière portée sur Marie Madeleine n'est pas le seul fait de la réflexion contemporaine. Elle a eu très tôt ses adeptes, dont le saint poète Phénicien.

Romanos est né à la fin du Ve siècle. Il va consacrer plusieurs de ses hymnes à Marie Madeleine et pour lui, il n'existe aucun lien entre la pécheresse de Luc et Marie Madeleine, ni entre elle et les femmes des scènes d'onction.[5]

[4] Marie le nomme par « Il » : un pronom personnel qui ne prononce pas le nom de Dieu mais qui en connaît la puissance ; et elle convoque les serviteurs dans une action, dans un « faire » qui sonne comme un écho à la réponse du peuple à Moïse en Ex 24,3 ce « nous ferons » qui les engage à réaliser les commandements de Dieu.

Dans tous les évangiles, les compagnons masculins de Jésus, suite à l'arrestation et à la condamnation de celui qu'ils avaient honoré comme le Messie, nous sont montrés défaits et désabusés, ayant renoncé à toute espérance. Romanos place les femmes dans un mouvement inverse. La Croix n'interrompt pas leur élan et, comme lorsqu'elles suivaient et accueillaient le Galiléen cheminant vers son destin, Romanos expose la façon dont elles se maintiennent dans leur foi.[6]

En outre, pour Romanos, Marie est consolatrice, enseignante. Sa mission est dirigée vers l'extérieur : elle « publie », « explique ».

> « Que ta langue désormais publie ces choses, femme, et les explique aux fils du royaume qui attendent que je *m'éveille*, moi, le Vivant. Va vite, Marie, rassembler mes disciples. J'ai en toi une trompette à la voix puissante : sonne un chant de paix aux craintives oreilles de mes amis cachés, *éveille*-les tous comme d'un sommeil, afin qu'ils viennent à ma rencontre. » Romanos le mélode, *Hymnes, 4* § 12

Elle enseigne, elle explique et, en plus, elle rassemble. Si c'est elle qui rassemble le troupeau, elle devient non seulement le premier témoin de la résurrection mais aussi le premier maillon de l'assemblée qui formera l'Église.

Elle possède ainsi ce qui constitue les trois piliers ou charges du sacerdoce (que l'on nomme les *tria munera*) : la sanctification à travers l'idée de « publier » la parole de Jésus, le rôle d'enseignement avec « explique » et celui de gouvernement avec « rassemble ».

Et cette posture, si étonnante à nos regards occidentaux, nous permet de découvrir Marie Madeleine tout autrement, au point de percevoir qu'elle possède des ressemblances avec d'autres acteurs bibliques et pas seulement avec la mère de Jésus comme nous l'avons déjà repéré, mais aussi avec Moïse et Paul.[7]

---

[5] Il s'appuie essentiellement sur l'évangile de Jean mais connaît probablement les évangiles apocryphes dont la *Pistis Sophia* et *l'Évangile selon Marie* redécouverts au milieu du XXe (en 1930 dans le Fayoum égyptien puis à Nad Hammadi en 1945, puis un autre document plus complet en 1983). Ces documents donnent un rôle majeur à Marie de Magdala et dans *l'Évangile selon Marie* elle est placée à la tête du groupe des apôtres. Cela va colorer l'image qu'en donne Romanos. Il redistribue les rôles et les explique.

[6] Dans le début de son *hymne N° 1 sur la résurrection,* il pense que les femmes pleurant devant le tombeau vide évoquent la possible résurrection du Christ. Au paragraphe 2, il nomme ces femmes *aï théophoroï*, expression que l'on pourrait traduire par « soutien du Seigneur » et généralement réservée aux grands inspirés comme les prophètes, ou aux Pères apostoliques. Attribuée à Marie, objet des vers suivants, le qualificatif met en valeur l'anticipation de sa foi en la résurrection du Christ.

[7] Dieu ne s'adresse-t-il pas à Marie comme il le fait au premier chapitre du *Lévitique* quand il interpelle Moïse ? Le parallèle est assez saisissant : D'un côté nous lisons : « *YHWH appela Moïse et, lui parla et lui dit : Parle aux Israélites ; tu leur diras :* » (Lv 1,1-2). De l'autre : « *elle ne savait pas que c'était Jésus* » ; *« Jésus lui dit : "Marie !" »* et *« Jésus lui dit : "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur :... »* (Jn 20,14b-17).

Dans les deux cas, le Seigneur n'est pas d'abord clairement objectivé. Le texte hébreu pour dire l'appel : « *vahiqra* » n'a pas de sujet nommé : Moïse ne sait pas qui appelle ; de même que Marie ne sait pas immédiatement qu'elle a affaire à Jésus (qu'elle prend d'abord pour un jardinier).
Ensuite vient le contenu religieux destiné à un interlocuteur précis, quand le Seigneur oriente le dire vers celui ou celle qu'il s'est choisi. Il appelle l'individu « Moïse » de la même manière qu'il s'adresse à Marie par son nom. De cet appel divin, provient un « me voici », celui-là

D'ailleurs quelque chose de la figure orientale chère à Romanos, parvient jusqu'à nous comme en témoigne Jacques de Voragine dans *La légende dorée* (XIIIe s). C'est ainsi que nous la voyons prêcher à Marseille sur un tableau datant du XVIe siècle.

Mais le « coup de force » de Grégoire le Grand a opéré et toutes les femmes en sont atteintes avec elle.

Pourtant, grâce à l'appui de l'exégèse et de la théologie nous pouvons nous demander, à nouveau frais si ***Marie la Magdaléenne ne serait pas témoin et/ou apôtre.***

Être apôtre selon Y Congar signifie avoir vu le ressuscité et avoir reçu de lui une mission, ce que nous retrouvons dans l'invitation de Jésus à Marie : « *Va trouver mes frères… dis-leur* ».

D'autre part, nous savons qu'elle est nommée « Apôtre des apôtres ». Cette expression au superlatif absolu est très ancienne. Elle vient d'Hippolyte de Rome au IIIe siècle et elle trouve plus tard un sérieux appui chez Thomas d'Aquin. Elle sera ensuite confirmée par de nombreux papes, y compris Benoît XVI[8] qui dans son analyse du *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean* de Thomas d'Aquin cite quelques lignes du § 2519 dans lesquelles le Docteur angélique est très clair :

> « elle [Marie Madeleine] a reçu un rôle apostolique ; bien plus, elle est devenue apôtres des apôtres en ceci qu'il lui fut confié d'annoncer aux disciples la Résurrection du Seigneur. »

---

même que prononce Samuel à l'appel de son nom en 1S 3,4-8. Il est donc bien question de l'émergence d'une disponibilité, qui, dans tous ces cas, va consister à se tourner vers la communauté pour transmettre le message reçu.

Enfin, s'adressant à Moïse comme à Marie de Magdala, le Seigneur commande et envoie : « parle », « va trouver… ». Et il faut noter que dans les deux scènes, le message peut ne pas être cru : il ne repose sur aucune preuve tangible. Pour Moïse, les tables de la loi ont été brisées ; quant à Jésus : qui croira sur le champ qu'il est vraiment ressuscité ?...

Remarquons au passage que dans toute l'histoire biblique, ceux que Dieu convoque pour témoigner, transmettre son message ou sa Parole, ne sont jamais ceux qui semblent d'emblée adaptés à cette fonction. Moïse avoue dès le début qu'il est incapable de parler, ce qui l'obligera à recourir à l'aide de son frère ; Jonas devant aller à Ninive s'enfuit d'abord au plus loin par le premier bateau, écrasé sous le poids de la charge qui lui est confiée ; et Jérémie est un tout jeune homme (*naar*), si jeune que nul ne l'inviterait à parler en public. Quant à Judith, déjà rencontrée ici, elle n'est agréée que comme ultime recours quand tout espoir a été abandonné.

La méthode changerait-elle dans le Nouveau Testament ? Il n'en est rien. C'est à Marie de Magdala, une femme, qu'il est demandé d'aller annoncer la résurrection ; or chacun sait, qu'au temps de Jésus, son témoignage est administrativement, socialement, nul, et qu'il devra être relayé par d'autres, s'il veut être entendu. Et pourtant, tous ces envoyés sont dans leur rôle sans erreur possible : Jérémie est choisi « dès le sein de sa mère », et la magdaléenne, quelque embarras qu'elle donne aux commentateurs, est bien la seule mandatée pour annoncer l'incroyable nouvelle d'un acte qui révèle le salut de tous.

Donc Marie de Magdala possède des points communs avec Moïse. Elle en a aussi avec le disciple bien aimé puisque comme lui, elle partage la même proximité, le même amour *d'agapè* avec Jésus.

Un rapprochement avec Paul pourrait intriguer davantage. Pourtant, là encore, la proximité est manifeste. Leurs modes d'entrée en scène sont identiques : Marie est guérie de maladie, Paul de son aversion pour les chrétiens. Dans les deux situations, il s'agit d'une rencontre personnelle avec le ressuscité qui les appelle par leur nom. De plus, ni l'un ni l'autre n'appartient au groupe des Douze et l'un et l'autre peuvent paraître suspects : Marie parce qu'elle est femme et Paul citoyen romain. Enfin, tous deux sont envoyés en mission pour aller propager la Bonne Nouvelle.

[8] Voir son audience du 14/02/2017.

Mais l'importance de son rôle aurait pu se lire aussi dans son nom qui évoque une « tour », autrement dit, qui la place en position de surplomb. En effet, déjà st Jérôme écrivait à sa disciple Principia : « c'est vraiment une gardienne de tour ou plutôt une tour blanche » et Thomas d'Aquin suggère le même rapprochement entre son nom et l'idée de tour[9].

Alors nous vient une question : Si Marie était dite « *magdal* », pour exprimer la tour, la gardienne, comme Simon est appelé « pierre » ou Judas dit « l'Iscariote » (le traitre) ? Cela changerait évidemment tout ce que l'on peut dire sur le rôle et la place des femmes à sa suite…

Ainsi, revenir à la source biblique de tous ces personnages féminins est réconfortant pour tous ceux, toutes celles, qui veulent voir un peuple de Dieu dans lequel hommes et femmes sont également image et ressemblance de Dieu, égaux en dignité et en potentialité de responsabilités.

Par ces modèles, sortir les femmes de l'obscurité

Par ces illustrations féminines, nous avons mis à jour des postures faites de fidélité, de confiance, d'autorité même, qui pourraient faire retour vers une nouvelle manière d'accueillir et d'intégrer l'ensemble des femmes à la vie de l'Église, dans une configuration finalement plus conforme à ce que proposent les Écritures que celle en vigueur aujourd'hui.

****

Si nous voulons nous interroger sur la manière de vivre aujourd'hui ces témoignages des évangiles, nous pouvons nous demander **pourquoi ne pas reconsidérer tous les rôles sans subordination ?**

Une collaboration sans hiérarchie arbitrairement dégradée, se lit déjà dans les termes des tout premiers versets bibliques. Les mots de Genèse 2,18 : « *ezer kenegdô »,* sont la plupart du temps interprétés comme une « aide » apportée par la femme au premier humain décrété mâle par la tradition. Le respect du texte voudrait au contraire que l'on traduise le mot hébreu *ezer* comme pour toutes les autres occurrences bibliques de ce mot, c'est-à-dire, dans son sens de « secours » et non d'« aide ». La force de ce terme employé habituellement pour qualifier Dieu qui vient au secours de son peuple, dit assez, dès le début du récit, l'importance qu'il conviendra d'accorder à une solidarité perpétuelle entre le masculin et le féminin pour cheminer dans les voies du Seigneur, puisque le terme vise un secours mutuel, à l'égal de celui que Dieu accorde au peuple avec lequel il a conclu une alliance. Ce qui s'entend déjà dans la Genèse n'est pas contredit, loin s'en faut, dans le reste de la Bible.

[9] Dans son *Explication suivie de l'Évangile de Jean,* il écrit : « Dans le sens allégorique, Marie qui signifie maîtresse, illuminée, illuminatrice, étoile de la mer, est la figure de l'Église. Elle s'appelle aussi Madeleine, c'est-à-dire, élevée comme une tour, car le mot *Magdal,* en hébreu, a la même signification que le mot *turris* en latin. Or, ce nom qui est dérivé du mot tour, convient parfaitement à l'Église, dont il est dit dans le Psaume 60 : " *Vous êtes devenu pour moi une forte* tour *contre l'ennemi*. " »

Dans ses épîtres authentiques, Paul lui-même nous encourage à changer de regard : il explique à la communauté des Galates, qu'en Christ il n'y a ni Grec ni Juif, ni homme ni femme. S'adressant aux Corinthiens, il aborde la question des femmes qui prophétisent voilées : on se focalise sur le voile, on fait semblant d'oublier qu'elles sont invitées à prophétiser… Et dans de nombreuses lettres, Paul mentionne ses collaboratrices en recommandant Phoébé, **ministre** de l'église de Cenchrée, saluant Prisca qui instruit Apollos, Junia qu'il nomme « **apôtre** »…

Les appuis scripturaires ne manquent donc pas pour revaloriser la place des femmes ; mais bien entendu, il faut sortir des schémas habituels hérités d'Aristote sur l'infériorité féminine, il faut accepter l'idée révolutionnaire prônée par Jésus tout au long de sa mission parmi nous, d'une égale dignité et responsabilité des hommes et des femmes, et ensuite, trouver l'énergie pour réparer les dommages générés par des siècles d'entre soi masculin visant notamment à la confiscation de l'étude et de la parole.

Il faut enfin sortir de la cléricalisation qui a confondu sacralité et sainteté, oubliant que le rideau du temple s'est déchiré et ne comprenant pas les paroles de Paul aux Athéniens dans les Actes :

« "*Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, lui, le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme.*

***Il n'est pas non plus servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous vie, souffle et toutes choses.* »**

(Ac 17.24-25).

.

Bibliographie sommaire

BEAUCHAMP Paul, *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Seuil, 2000.

BROWN Raymond E., *La communauté du disciple bien-aimé*, Trad.de l'anglais par F. M. Godefroid, (*Lectio divina* 115), Paris, Cerf, 2010.

LANDRIVON Sylvaine, *Faites-les taire. Judith, un enseignement subversif*, Lyon, Olivétan, 2014

- *Marie-Madeleine. La fin de la nuit*, Paris, Cerf, 2017.
- *Les leçons de Béthanie. De la théorie à la pratique,* Paris, Cerf, 2022.

MARCHADOUR Alain, *Les personnages dans l'évangile de Jean. Miroir pour une christologie narrative*, Coll. « Lire la Bible », Paris, Cerf, 2004, Ed. 2011.

PELLETIER Anne-Marie, *L'Église, des femmes avec des hommes*, Paris, Cerf, 2019.

SINGLES Donna, *L'homme debout : le credo de saint Irénée.* Paris, Cerf, 2008.

SOUPA Anne, *Douze femmes dans la vie de Jésus*, Paris, Salvator, 2014.

- *Pour l'amour de Dieu*, Paris, Albin Michel, 2021.

SCHÜSSLER FIORENZA Elisabeth, *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*,», Trad. de l'américain par Marcelline Brun, (*Cogitatio Fidei* N 136), Paris, Cerf, 1986.

FEMMES ET RECHERCHE RELIGIEUSE, *Théologies chrétiennes au féminin,* Lyon, Chronique Sociale, 2011.